

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Un modèle de typologie textuelle pour l'étude des stratégies éditoriales à l'époque de l'incunable

Ruzzier, Chiara; Hermand, Xavier

Published in:
Gazette du livre médiéval

DOI:
[10.3406/galim.2006.1718](https://doi.org/10.3406/galim.2006.1718)

Publication date:
2006

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):
Ruzzier, C & Hermand, X 2006, 'Un modèle de typologie textuelle pour l'étude des stratégies éditoriales à l'époque de l'incunable', *Gazette du livre médiéval*, vol. 49, pp. 36-48. <https://doi.org/10.3406/galim.2006.1718>

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Un modèle de typologie textuelle pour l'étude des stratégies éditoriales à l'époque de l'incunable

Xavier Hermand, Chiara Ruzzier

Citer ce document / Cite this document :

Hermand Xavier, Ruzzier Chiara. Un modèle de typologie textuelle pour l'étude des stratégies éditoriales à l'époque de l'incunable. In: Gazette du livre médiéval, n°49. Automne 2006. pp. 36-48;

doi : 10.3406/galim.2006.1718

http://www.persee.fr/doc/galim_0753-5015_2006_num_49_1_1718

Document généré le 21/06/2017

UN MODÈLE DE TYPOLOGIE TEXTUELLE
POUR L'ÉTUDE DES STRATÉGIES ÉDITORIALES
À L'ÉPOQUE DE L'INCUNABLE

Lorsqu'on se propose de retracer et d'expliquer dans ses grandes tendances l'évolution de la production et de la diffusion de la culture écrite à l'époque médiévale, nous n'avons pas d'autres recours que l'étude de populations entières de livres : livres « réels » – ceux qui sont aujourd'hui conservés dans nos bibliothèques –, et livres « virtuels » – ceux dont on connaît l'existence à travers les inventaires et catalogues de l'époque et dont seule une petite partie a malheureusement survécu (tout comme, d'ailleurs, une petite partie des inventaires eux-mêmes). L'étude systématique de populations, quelle que soit leur nature, présuppose nécessairement une quantification d'un grand nombre de données de base, où ce que l'on gagne en étendue est malheureusement perdu sur le plan de la richesse : on est bien obligé, en effet, de négliger toutes les informations de type strictement individuel, c'est-à-dire celles qui, dans le cas du livre, caractérisent chaque volume par rapport aux autres, mais qui ne peuvent ou ne gagnent pas à être formalisées sous une forme rigidement codifiée. S'il faut bien reconnaître que ce renoncement constitue une perte en termes absolus, on ne saurait reprocher cette approche nécessairement réductrice à un type d'enquête et à une méthodologie dont les finalités sont radicalement différentes de celles de l'expertise traditionnelle : à bien regarder, il s'agit simplement du prix à payer pour que les études monographiques – pour lesquelles les informations « caractérisantes » se révèlent, en revanche, extrêmement précieuses – soient à même de se rapporter à un contexte global qui repose sur des bases historiques solides.

Jusqu'à présent, la démarche que l'on appelle couramment « codicologie quantitative » s'est surtout attelée à l'étude des caractéristiques matérielles des livres, tout en évitant de surévaluer cet aspect, dans la louable tentative de compenser le peu d'intérêt dont il a été l'objet jusqu'à une époque récente. Lorsqu'on étudie l'objet matériel, on ne doit jamais oublier que l'histoire de la culture écrite est bien évidemment axée sur les textes et, au-delà, sur le message dont ils sont porteurs. Ce dernier aspect est d'ailleurs le seul qui retient spontanément l'attention des spécialistes de l'histoire intellectuelle lorsqu'ils s'engagent – très rarement, il est vrai – dans une démarche de type quantitatif : la question « que lisait-on ? » (et corollairement, pour pouvoir répondre à cette question :

« qu'écrivait-on ? » ou « que publiait-on ? »), où le terme « que » est synonyme de « quelle branche du savoir » ou « quel sujet », est à peu près la seule que l'approche bibliométrique habituelle se borne, dans la presque totalité des cas, à adresser à une population de livres ou de collections de livres.

On voit bien, cependant, que le monde de la production et de la diffusion de la culture écrite ne se réduit pas au contenu des textes : il s'inscrit dans un horizon beaucoup plus large qui se prête virtuellement à un éventail de curiosités beaucoup plus variées. En fait, nous avons affaire à un très vaste réseau de phénomènes et d'intervenants où chacun d'entre eux, porteur d'informations spécifiques, interagit avec les autres. Dans cette perspective, le « domaine disciplinaire » (théologie, droit, médecine, etc.) et le « sujet » particulier abordé par une œuvre ne sont que la partie émergente d'un substrat plus profond qui apparaît avec moins d'évidence. Si une œuvre voit le jour, c'est parce que quelqu'un, qui gravite dans un certain milieu, a pris l'initiative de l'écrire, inspiré par certaines circonstances et poursuivant une certaine finalité. L'œuvre s'adresse à un (ou plusieurs) type(s) de public, socialement connoté, plus ou moins aisé et plus ou moins cultivé. Il peut s'agir d'une œuvre originale ou du remaniement d'un texte existant (traduction, abrégé, versification, etc.) ; d'un texte autonome ou d'un texte dépendant (commentaire), voire satellite (table, concordance) ; d'un texte ancien, récent ou carrément nouveau. On peut avoir affaire à une somme dont la « masse textuelle » est imposante ou, au contraire, à une petite composition qui ne remplit qu'un cahier. L'œuvre répond aussi à un certain type de besoin (scolaire, professionnel, culturel ou autre) et sa diffusion peut se faire dans un cadre strictement individuel ou institutionnel, voire réglementé (*pecia*). Et l'on pourrait ajouter d'autres aspects encore.

La description exhaustive du réseau d'informations relatives à la production et à la diffusion de la culture écrite serait à coup sûr une gageure, car le réseau pourrait être étendu jusqu'à la caricature. Or, il s'avère que, dès l'avènement de l'imprimerie, le réseau en question, déjà très riche à l'époque du manuscrit, passe brutalement à un degré de complexité supérieur. Pourquoi ? Parce que, du fait de la révolution technologique, l'aspect économique prend une place prépondérante dans le processus de fabrication du livre.

Cela ne signifie pas que cet aspect ait été négligeable à l'époque du manuscrit. Bien au contraire, il était omniprésent et son influence était lourde : le coût très élevé du livre faisait de ce dernier un bien d'équipement que l'on vouait à la pérennité et contribuait dans une large mesure à modérer l'« appétit culturel » des lecteurs. Ce qui est nouveau dans l'imprimerie, ce n'est pas l'importance de l'aspect financier dans la transmission de la culture écrite, mais son rôle : la

fabrication des livres n'est plus le simple gagne-pain d'un certain nombre d'artisans payés à la tâche et qui travaillent sur commande, mais la conséquence de l'activité d'un entrepreneur (terme délibérément neutre qui désigne l'initiateur d'un projet d'édition) qui voudrait bien s'enrichir par ce moyen ou, s'il poursuit d'autres objectifs, doit à tout le moins veiller à son équilibre financier. Le facteur économique change également d'échelle : l'économie de matériau ou de main-d'œuvre n'a plus pour but d'acquérir un livre aux moindres frais, mais de produire un grand nombre de livres au moindre coût ; économiser un cahier dans la transcription d'un manuscrit n'a pas du tout la même portée que dans l'édition d'un texte imprimé, où cette économie représente plusieurs rames de papier. À partir du moment où il y a investissement de capitaux, l'argent n'est plus un facteur d'inertie, un frein qui s'oppose à l'initiative mais, au contraire, il devient lui-même un des moteurs de l'initiative.

À l'époque du manuscrit, on fabriquait certes un grand nombre de marchandises pour les vendre et gagner de l'argent (pour rester dans le domaine paraculturel, on peut mentionner le papier), mais pas de livres, car personne n'avait d'intérêt à le faire : en l'absence de procédé de duplication mécanique, la multiplication presque simultanée d'un grand nombre de copies n'aurait apporté aucun avantage, puisque le coût de production augmentait de manière linéaire avec le nombre de volumes produits. Dans ce système de production, il n'y avait donc pas de marché du livre neuf – si on entend par « marché » l'offre de produits fabriqués d'avance à un public d'inconnus – alors que le marché des livres d'occasion pouvait être, lui, très florissant. Ceux qui fabriquaient les livres et ceux qui les utilisaient travaillaient, pour ainsi dire, en symbiose : là où la culture se développait, émergeait spontanément tout un tissu d'artisans aux compétences spécifiques et variées ; ces artisans ne faisaient que « coller » aux besoins exprimés par des lecteurs bien réels qui allaient les chercher sur place chaque fois qu'ils décidaient de se faire « construire » de toutes pièces un exemplaire nouveau. Le système de production du livre manuscrit fonctionnait donc, en substance, dans une sorte de « bulle » géographiquement et économiquement isolée, alors même que les textes, eux, voyageaient souvent dans l'Europe entière.

Dans le monde de l'imprimerie, ce ne sont plus les lecteurs qui vont chercher les artisans, mais les entrepreneurs qui vont littéralement à la pêche des lecteurs. Seulement, puisque le marché local est quantitativement insuffisant pour absorber une production en série, ces entrepreneurs sont bien obligés de prospecter ailleurs. Or, il y a beaucoup de pêcheurs qui lancent leur ligne en même temps dans un même lieu si bien que, dans ces conditions, ce sont ceux qui proposent les meilleurs appâts qui ont les meilleures chances de s'imposer. Cependant, il n'est pas suffisant de savoir *a priori* quel genre d'appât on devrait proposer ; il

faut également être en mesure de les préparer et de lancer la ligne dans les eaux les plus poissonneuses. Or cela n'est pas à la portée de tous les opérateurs : tout le monde ne réside pas dans les villes géographiquement les mieux placées, ne dispose pas des mêmes capitaux, des mêmes réseaux commerciaux, du même savoir-faire technique, du même flair quant aux tendances du marché. Ainsi, cette disparité engendre inévitablement des compromis ; elle fait en sorte que chacun essaie de pêcher dans les eaux dont les poissons ont les meilleures chances de se montrer plus réceptifs aux appâts qu'il est capable de proposer de la manière la plus efficace, et donc la plus compétitive.

La recherche des « niches » les plus favorables et le choix simultané des appâts les plus appropriés pour écouler le plus possible de volumes sur le marché constituent ce qu'on pourrait appeler une « stratégie de production ». À l'époque du manuscrit, ce terme n'a pas de sens (encore que nous ne sachions presque rien sur la manière dont un auteur indépendant de toute institution pouvait amorcer et favoriser la diffusion de ses propres œuvres) ; il n'existe, en fait, que des stratégies individuelles de consommation : chaque lecteur constitue peu à peu sa bibliothèque en fonction de ses besoins, de ses curiosités et de ses possibilités financières. Il est intéressant de constater, dans cette perspective, qu'un même phénomène peut changer radicalement de nature en fonction du système de production dans lequel il voit le jour. Il en est ainsi, dans la seconde moitié du xv^e siècle, de l'usage du parchemin en tant que matériau constitutif du livre. Dans le monde du manuscrit, largement gagné par le papier, ce choix est l'expression d'une « stratégie passive spontanée » : le commanditaire est suffisamment riche pour pouvoir utiliser une matière « noble » et, tout naturellement, il ne se prive pas de le faire, puisque cela sied à son rang. Dans le monde de l'imprimé, ce même choix est au contraire l'expression d'une « stratégie active délibérée » : l'entrepreneur imprime volontairement sur parchemin une partie du tirage pour conquérir la frange la plus aisée du public potentiel ; s'il doit investir plus, c'est parce qu'il espère en tirer un avantage supplémentaire. C'est pourquoi il abandonnera cet expédient dès que le lecteur riche aura renoncé à considérer l'utilisation du parchemin comme une marque de distinction sociale.

Les stratégies de production mises en œuvre hier comme aujourd'hui portent habituellement l'étiquette de « politiques éditoriales ». Peu importe la terminologie, pourvu que le concept ne se réduise pas comme une peau de chagrin ; il est courant, en effet, de le circonscrire à son indicateur le plus macroscopique : le choix des œuvres à publier. Dans une perspective plus large, nous pouvons au contraire définir les « stratégies éditoriales » comme l'ensemble des choix de toute sorte opérés par un entrepreneur dans le but d'écouler le plus rapidement possible la totalité des volumes qu'il met sur le marché.

L'objectif étant imposé d'avance, une stratégie éditoriale se caractérise avant tout par son point d'application. En d'autres termes, le premier choix d'un entrepreneur consiste à circonscrire le terrain sur lequel il va pouvoir attirer le plus grand nombre de lecteurs potentiels et livrer bataille à ses concurrents dans la position la plus favorable. Ainsi, il peut décider de se montrer compétitif sur le prix de vente, ce qui l'amène nécessairement à réduire au minimum ses coûts de production ; objectif qu'il est possible d'atteindre en économisant sur la qualité et la quantité de papier, sur les fontes, sur le temps de travail. Mais s'il dispose de sérieux atouts sur le plan de la qualité (comme la possibilité d'utiliser du papier bien blanc et de bonne texture et/ou d'acquérir des fontes fonctionnelles et élégantes), l'entrepreneur peut au contraire miser sur l'aspect et les fonctionnalités engageantes d'une « marchandise d'élite », proposée certes à un prix relativement élevé, mais dont la vente peut engendrer des marges plus importantes. Il peut aussi, bien évidemment, porter son intérêt sur le texte : il s'efforce alors, du moins en paroles, d'en fournir une version tout à fait exempte des erreurs qui déparent les pages des éditions concurrentes. Il peut agir sur des ouvrages déjà anciens, qu'il convient de mettre au goût du jour à plusieurs niveaux ou dont il est opportun d'optimiser l'utilisation grâce à l'adjonction de « bonus » plus ou moins nécessaires et plus ou moins utiles.

Tous ces choix se ramènent au fond à deux comportements fondamentaux : l'audace et la prudence. En définitive, une stratégie éditoriale se définit par son degré de dynamisme ; l'expression englobe non seulement la capacité de cibler correctement les meilleurs créneaux pour les livres qu'on fabrique, mais aussi la capacité de faire évoluer ses options en fonction des circonstances : les mutations culturelles – que l'on ne peut pressentir que si l'on entretient des contacts étroits avec le monde intellectuel – ; mais surtout les crises extérieures au monde du livre, qu'il est impossible de prévoir mais face auxquelles il faut rapidement s'adapter.

On voit ainsi que la reconstitution des stratégies éditoriales doit prendre en compte quantité de paramètres qui ont peu à voir avec le texte et, quand ils concernent ce dernier, ne se rapportent pas nécessairement à son contenu *stricto sensu*. La nature de l'œuvre (lorsqu'il s'agit effectivement d'un choix – en dehors donc des impressions financées d'avance ou des textes dont le marché est constant ou captif) ne constitue en fait, malgré l'importance que lui confère l'historien, que l'un des facteurs capables d'influer sur les projets d'un entrepreneur et sur les décisions qu'il doit prendre au quotidien : si l'entrepreneur peut être mû par des motivations d'ordre extra-économique (religieuses ou culturelles, par exemple), il n'en reste pas moins que la condition *sine qua non* de la sur-

vie et de la prospérité de son entreprise de presse n'est pas la diffusion d'un message intellectuel, mais sa capacité à gagner de l'argent en diffusant ce message.

On peut imaginer, d'ailleurs, que l'importance de ce facteur a pu évoluer dans le temps. Le choix de l'œuvre à publier est un indicateur moins important lorsque le marché est vierge et réceptif, de sorte qu'un grand nombre d'imprimeurs peuvent théoriquement proposer au même moment et au même endroit plusieurs éditions du même texte. C'est le cas pour la période « archaïque » de la typographie, qui s'achève à peu près à la fin des années soixante-dix du xv^e siècle. Pendant toute cette période, si tout le monde pouvait aisément prévoir qu'il existait un très vaste marché pour un texte fondamental du droit canon tel que les *Décrétales*, il était beaucoup plus difficile d'imaginer le détail matériel ou paratextuel qui aurait pu apporter un avantage palpable (mais sans doute, hélas, provisoire) dans la compétition commerciale relative aux grands textes de droit.

La situation se clarifie, d'un certain point de vue, à partir de 1480, lorsque les crises apprennent brusquement aux imprimeurs que personne ne saurait être compétitif, non seulement sur tous les marchés européens, mais aussi auprès de toutes les catégories de lecteurs. C'est alors que l'on assiste à un processus de spécialisation assez rapide, tant au niveau des villes d'imprimerie que des imprimeurs pris individuellement. Dans ce nouveau contexte, où les entrepreneurs sont souvent obligés de changer leur fusil d'épaule et de se rabattre sur des créneaux sûrs, l'analyse des œuvres éditées acquiert toute son importance dans la définition et la compréhension des stratégies de production.

Ainsi, même s'il est amené à relativiser l'importance de ce facteur, l'historien du livre, pas plus que l'historien de la culture médiévale, ne saurait se passer d'un « bon » système de classification typologique des textes. Mais qu'est-ce qu'un « bon » système dans la perspective qui est la nôtre ? À cette question on peut donner une première réponse en se demandant ce que serait un « mauvais » système.

Un mauvais système serait celui qui aboutirait à appauvrir l'approche du contenu d'un texte en ne considérant qu'un seul critère ; démarche qui, par ailleurs, serait la source presque certaine de confusions conceptuelles. En effet, le « domaine thématique » d'une œuvre n'est pas la seule propriété textuelle qui soit opératoire dans l'étude du livre et, plus largement, de la culture médiévale. Prenons l'une de ses caractéristiques fondamentales, et pour ainsi dire « triviales » : la langue du texte. Dans la reconstitution des stratégies éditoriales, cette caractéristique prend une dimension nouvelle. La langue n'est plus seulement un indice pour mesurer la diffusion de la culture à l'intérieur de telle ou telle couche sociale : elle sert

aussi à définir l'étendue virtuelle d'un marché qui sera en général plus restreint que celui des textes en latin destinés à la *koinè* européenne savante. Ce ne sera donc pas un hasard si certaines villes ou certains imprimeurs se spécialisent tout particulièrement dans l'édition des textes vernaculaires. La même remarque est bien entendu valable pour d'autres aspects.

Le système de classification présenté dans les pages suivantes – et qui n'a pas de prétention à l'universalité – a été élaboré, précisément, en fonction de la problématique qui vient d'être explicitée. Il va de soi, cependant, qu'il tient compte des exigences de ceux – de fait la majorité des historiens – qui veulent disposer avant tout d'un instrument performant à des fins statistiques pour une analyse de type « classique » du panorama culturel de l'Europe à la fin du Moyen Âge.

Cette initiative a vu le jour dans le cadre de la constitution d'une base de données exhaustive des éditions incunables. Cette base, actuellement saisie dans une feuille Excel, doit regrouper l'ensemble des éditions connues en prenant en considération tous leurs aspects : en premier lieu les adresses typographiques (lieu et date de l'édition, identité de l'imprimeur), puis le contenu textuel, les caractéristiques matérielles, ainsi que le nombre et la localisation des exemplaires aujourd'hui survivants ou dont on sait qu'ils ont existé à un moment donné. Il s'agit d'un projet promu conjointement par les Facultés universitaires Notre-Dame-de-la-Paix de Namur et le Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris, et animé par Chiara Ruzzier, sous la direction de Xavier Hermand et d'Ezio Ornato, à qui le présent texte est largement redevable. (Voir, dans ce même numéro, p. XXX.)

Une bonne partie des données qui doivent figurer dans la base a déjà été rassemblée grâce à deux entreprises majeures : d'une part, le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* (GW), élaboré en Allemagne à partir de 1925 et maintenant géré par la *Staatsbibliothek* de Berlin ; de l'autre, l'*Incunabula Short Title Catalogue* (ISTC), élaboré dans le Royaume-Uni et géré actuellement par la *British Library*. Le premier fournit, pour chaque édition, une description le plus souvent sommaire du contenu, un aperçu détaillé des caractéristiques matérielles et la distribution géographique des exemplaires connus. Malheureusement, l'entreprise est loin d'être achevée : ordonnée par auteurs, elle est arrivée à la lettre H. L'ISTC, lui, est d'ores et déjà complet (il comprend actuellement environ 28 000 éditions), sous réserve du progrès du recensement des incunables dans les bibliothèques. Cependant, il est extrêmement pauvre en détails matériels et le répertoire des exemplaires survivants est loin d'être achevé. On voit donc que, d'une certaine manière, les deux bases de données se complètent l'une l'autre ; de plus, elles sont toutes deux disponibles sur le Web (<http://www.bl.uk/catalogues/istc/> ; <http://www.gesamtkatalogderwiegendrucke.de/>).

Dans ce cas, pourquoi donner le jour à un nouvel outil qui, par ailleurs, est destiné à demeurer distinct des bases qui en constituent la source et n'a pas vocation à être diffusé sur le Web ? Essentiellement pour deux raisons. En premier lieu, les bases existantes sont destinées à un usage heuristique et sélectif ; il s'agit d'obtenir des renseignements précis sur telle ou telle édition ou bien de récupérer des listes d'éditions possédant des caractéristiques communes. Dès lors, leur structure interne ne se prête pas à une exploitation statistique des données, soit à cause des principes qui ont présidé à la définition des champs de la base, soit parce que bon nombre de données ne sont pas formalisées en vue de ce type d'usage.

Deuxièmement, les données disponibles dans les deux bases existantes, prises telles quelles, ne sont pas quantitativement suffisantes pour entreprendre des recherches systématiques sur une vaste échelle concernant la fabrication, la production et la diffusion du livre imprimé dans les dernières décennies du xv^e siècle. En effet, une partie de l'information qu'elles contiennent n'est présente que sous une forme implicite, et c'est parfois un travail considérable que de la rendre explicite. Un exemple suffira : pour définir les politiques éditoriales, il faut connaître avec précision le statut d'une édition, à savoir déterminer si nous avons affaire à une édition *princeps*, à une édition unique ou à une énième réédition, voire même à un reprint, qui reprend page par page, ou même ligne par ligne, la composition d'une édition antérieure. Il faut savoir également si l'auteur édité est une « valeur sûre » de la culture internationale ou bien un érudit local. Or ces renseignements ne peuvent être récupérés qu'après une analyse préalable des éditions ordonnées géographiquement et chronologiquement et une enquête, souvent longue et parfois infructueuse, dans les répertoires biographiques d'auteurs.

D'autres informations doivent être élaborées *ex nihilo*, et, parmi elles, figure précisément la typologie des textes édités. Mais précisons d'emblée une limitation importante : il n'existe pas, pour l'heure, une analyse de la totalité du contenu de chaque incunable. C'est pourquoi l'analyse typologique en cours ne se réfère qu'au titre vedette : celui qui est mis en exergue dans les deux répertoires bibliographiques existants. Une approche plus exhaustive constitue un objectif à plus long terme, qui ne relève pas du projet dont il vient d'être question.

À notre connaissance, il n'existe pas de classification typologique systématisée qui soit spécifiquement consacrée à la culture médiévale. À défaut, on aurait pu envisager d'adapter à ce contexte les classifications très rigoureuses (au moins en apparence) produites dès le début du xx^e siècle et ciblées sur le catalogage du livre moderne. Il s'agit de classifications rigidement hiérarchiques, qui pro-

cèdent du général au particulier, dont on cherche à pallier les inconvénients par de nombreux dispositifs d'extensions codifiées (par exemple, dans la *Classification décimale universelle* : lieu, temps, forme, langue, auxquels viennent s'ajouter d'autres types de notation, comme la possibilité de signaler qu'un même ouvrage regroupe des contenus différents). La rigidité de ces structures et la complexité croissante de ce type de système en réserve de fait l'usage aux professionnels. Aussi, pour offrir au lecteur la possibilité de repérer les volumes dont le contenu correspond à une requête spécifique, on met en œuvre un système d'interrogation par mots-clés.

Ce double système, tout performant qu'il soit, est tout à fait inadapté aux besoins de l'historien du livre médiéval et ce pour deux raisons. D'abord – et c'est malheureux –, dans la plupart des grandes bibliothèques, les livres anciens ne font pas l'objet d'une analyse méthodique *ad hoc* et sont classés en bloc ... comme livres anciens. Ensuite et surtout, le système d'indexation par sujet (qu'il s'agisse d'indexation décimale ou de mots-clés), s'il trouve sa justification lorsque la recherche porte sur un sujet très précis, n'apporte aucune information sur les propriétés du texte qui ne sont pas directement rattachées à son contenu. Or l'historien ne se contentera pas de sélectionner les ouvrages qui traitent d'un sujet déterminé : il voudra également savoir s'il a affaire à une œuvre destinée aux savants, aux étudiants, à la dévotion populaire ou au culte ; si elle est pourvue d'un commentaire, si elle est structurée en prose ou en vers, s'il s'agit d'une forme littéraire spécifique, etc. Mais surtout, il voudra soumettre les données à une analyse statistique qui, elle, doit porter sur des propriétés et des modalités plus générales, définies de manière univoque ; propriétés et modalités qu'il sera nécessaire d'étudier simultanément.

En fait, dans la perspective qui est la nôtre, nous avons besoin d'un système qui soit à mi-chemin entre la contrainte d'une classification analytique trop rigide et la liberté absolue permise par les mots-clés, car ni l'une ni l'autre ne fournissent *ipso facto* des catégories utiles pour la reconstitution des stratégies éditoriales. Même si une classification doit s'efforcer de toute manière de satisfaire les exigences « traditionnelles » de la communauté scientifique, le but est de la concevoir et de l'orienter *a priori* en fonction de « plans de recherche » prévus d'avance, pourvus d'une cohérence opératoire et sur lesquels on puisse aisément effectuer des calculs : l'objectif à atteindre n'est pas la plus grande précision possible – puisque l'application des méthodes statistiques exige que l'on travaille sur des ensembles suffisamment vastes –, mais la meilleure adéquation avec ce que l'on prévoit de chercher. Il faut donc aboutir à une approche multidimensionnelle, apte à prendre en compte, isolément ou simultanément, les multiples aspects sous lesquels un texte peut être envisagé : outre les aspects déjà mention-

nés, on mentionnera le degré d'originalité, de fidélité et d'autonomie (original, traduction, abrégé et ainsi de suite), sans oublier les catégorisations de confort qui correspondent à des regroupements historiques reconnus jusqu'à présent comme pertinents et « performants » (antiquité classique, patristique, scolastique, humanisme...). Par ailleurs, il faut prendre également en compte, dans une certaine mesure, des critères de classification du savoir qui avaient cours à l'époque médiévale (tels que la subdivision entre *trivium* et *quadrivium*).

Il n'y a pas lieu ici d'analyser en détail les divers aspects de la typologie proposée ; nous nous contenterons de l'illustrer par quelques exemples. Pareillement, on n'insistera pas sur la problématique de la mise en œuvre concrète du système, c'est-à-dire sur les inévitables difficultés que l'on rencontre au moment de l'insertion d'un texte dans la grille de classification, soit parce que le texte offre des facettes multiples et mal définies, soit parce que la définition du contenu est en elle-même ambiguë (chacun connaît la difficulté à distinguer ce qui, au Moyen Âge, relève de la philosophie et de la théologie), soit enfin parce qu'il est difficile de connaître la nature d'une œuvre sans avoir l'édition sous les yeux : il n'est pas rare que le titre soit susceptible d'induire en erreur.

Concrètement, dans notre base de données, chaque texte est considéré sous cinq angles différents, chacun de ces angles étant à son tour subdivisé en plusieurs champs :

Dynamique du texte.

Cet angle d'approche prend en considération ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, le statut de l'œuvre. On spécifie tout d'abord s'il s'agit d'un original ou non. S'il s'agit d'une traduction, il faut préciser la langue source et la langue cible, et lorsqu'il y a modification du texte original, il faut en préciser la nature : abrégement, versification ou tout autre type d'adaptation.

Contenu.

Après une dichotomie très générale entre sujet sacré et profane, nous proposons une classification des textes, fondée sur une approche assez traditionnelle. Cette classification ne se veut pas universelle, car d'une part elle est finalisée avant tout à l'histoire du livre, de l'autre elle a été conçue en fonction de la production livresque de la fin du xv^e siècle. Elle comprend trois « domaines » hiérarchisés : un premier concerne les grandes catégories du savoir (droit, littérature, théologie, médecine, etc.) qui se voient progressivement précisées dans les deux suivants. Ainsi la catégorie « droit » (premier domaine) est-elle répartie en

sous-ensembles typologiques plus homogènes – par exemple : droit canon, droit romain, coutumes, etc. – (deuxième domaine), ces sous-ensembles pouvant à leur tour faire l'objet de subdivisions – par exemple : ordonnances, bulles, indulgences, etc. – (troisième domaine). Dans ces trois champs, on retrouve donc les grandes subdivisions du savoir habituellement retenues, avec une attention particulière portée à une classe appelée « vie quotidienne » qui fait son apparition ou se développe précisément grâce à l'essor du livre imprimé : annonces commerciales, almanachs et calendriers, ainsi que toutes les pièces qui concernent la vie administrative (appels d'offre, procès-verbaux de réunions, listes de taxation, etc.). Cette classe revêt une importance particulière, puisque l'impression de ces textes ne nécessitait pas de gros investissements préalables et, de plus, pouvait être source d'un gagne-pain assuré au jour le jour.

À ces subdivisions traditionnelles, nous avons ajouté cinq autres champs. D'abord des précisions sur le contenu – des nuances en quelque sorte – qui permettent d'une part de faire apparaître des aspects du texte qui connotent de manière explicite ou implicite l'axe principal de l'ouvrage et, de l'autre, de regrouper tous les textes où il est question d'un certain sujet, même s'ils relèvent de domaines différents. Ainsi, le *Milione* de Marco Polo, classé comme il se doit dans le domaine « littérature », recevra la nuance « voyage » ; mais cette nuance s'appliquera aussi à un itinéraire en Terre Sainte qui, lui, sera classé avant tout dans la catégorie « vie quotidienne – guides et itinéraires ». Le même souci a inspiré la création d'un champ « thématiques particulières », consacré à des sujets très largement abordés à l'époque, tels que la peste, l'hérésie ou encore les Turcs, et qui peuvent apparaître à titres divers dans des ouvrages fort différents. Un troisième champ regroupe le savoir en fonction du partage médiéval entre le *trivium* et le *quadrivium*. Un quatrième opère un regroupement « de confort » sur la base de catégories universellement utilisées, mais qui, en réalité, entretiennent une confusion entre des concepts disparates, de nature à la fois chronologique et philosophique : « classiques », « patristique », « scholastique », « humanisme ». Enfin, le dernier champ contient des « référentiels chronologiques », valables surtout pour les textes d'histoire ; il s'agit là non pas de la chronologie de la composition des œuvres – développée dans une autre section de la base – mais des périodes concernées par l'ouvrage édité.

Circonstancier.

Ce point de vue bénéficie d'une importance toute particulière aux yeux de l'historien des textes et du livre, car il permet d'analyser le rayonnement d'une œuvre et, au-delà, d'évaluer la puissance commerciale d'un atelier typographique. Il est évident, en effet, que seuls certains imprimeurs, et certaines villes

d'imprimerie, disposent du potentiel nécessaire pour publier des livres qui vont parcourir l'Europe. D'autres devront le plus souvent se contenter d'une production « de circonstance », liée à la vie intellectuelle ou administrative locale ; production qui a l'avantage d'être une source de revenus sûrs et presque indépendants des contingences défavorables de diverses natures. Sur le plan concret, on spécifie si le contenu de l'ouvrage comporte une connotation géographique, et si celle-ci se rapporte au lieu d'impression. Ainsi, un livre d'heures à l'usage de Lyon publié à Paris rentre dans le groupe « œuvre d'intérêt local », alors que le même, s'il était publié à Lyon, rentrerait dans le groupe « se rapporte au lieu d'impression », ce qui signifie que la connotation géographique correspond au lieu où le livre a été imprimé. Cela montre que sous l'analogie formelle se cachent en fait deux situations diamétralement opposées. La deuxième, c'est-à-dire les *Heures de Lyon* imprimées à Lyon, révèle une orientation vers un marché typiquement local, alors que la première, tout au contraire, fait apparaître la puissance du rayonnement commercial de l'imprimerie parisienne. Dans le même ordre d'idées, on note si le texte concerne un événement précis, de caractère public ou privé.

Finalité et fonction.

La détermination de la finalité d'une œuvre – qui renvoie indirectement à la notion de « public visé » – est un enjeu primordial. Il s'agit cependant d'un concept difficile à cerner ; non seulement parce qu'il est rare que la finalité poursuivie soit clairement explicitée par l'auteur, mais aussi parce que c'est une notion, pour ainsi dire, à géométrie variable, la même œuvre pouvant être lue, au même moment ou à des époques successives, de manière différente dans des milieux différents. Un cas typique est constitué par la littérature de l'Antiquité qui, à une même époque, peut faire l'objet tant d'une lecture savante que d'un apprentissage didactique. Il est donc essentiel de ne pas confondre la finalité originelle d'un texte avec la destination d'une édition et son public potentiel ; public qui peut se différencier, non seulement à travers ses préférences intellectuelles, mais également à travers d'autres facteurs (tels que l'aisance économique) que l'on peut d'ailleurs évaluer grâce à des indices matériels. Dans la pratique, notre classification se borne à différencier les cas où la finalité apparaît de manière incontestable : le culte, la dévotion, la prédication, l'exégèse, l'apprentissage, cette dernière notion ne recoupant que très partiellement celle d'enseignement, beaucoup plus difficile à circonscrire. Dans ce même domaine « finalité », un champ spécifique définit le contexte particulier qui préside éventuellement à la rédaction d'une œuvre : polémique, diplomatique, célébratif, etc.

Aspects formels.

Le dernier angle d'approche concerne les aspects formels du texte. Ce point de vue recouvre un terrain assez vaste. Il s'agit, d'abord, de définir le degré d'autonomie du texte. Un texte autonome est celui qui se suffit à lui seul – par exemple : la Bible – alors qu'un texte « subordonné » ou « satellite » – par exemple : l'interprétation des noms hébreux de la Bible – n'est au contraire envisageable qu'en tant que complément d'une œuvre primaire. Tout ce qui est répertoire, table, concordance fait partie de cette catégorie, mais il existe également des textes subordonnés, tels que les dédicaces, qui n'ont pas de fonction utilitaire, et d'autres (préfaces) qui, souvent, ne servent pas d'introduction à un texte primaire, mais à une édition spécifique. Le point de vue « forme » fait tout naturellement bonne place à une autre classification « de confort » : celle qui est représentée par les « genres littéraires », sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister. Il envisage également d'autres aspects : ceux qui se rapportent à la structuration intrinsèque du flux textuel (distinction entre prose et vers) ou bien qui sont liés à sa présentation : la coexistence éventuelle avec un commentaire, la présence d'un apparat musical. Il concerne également tout ce qui a trait à la manière de disposer le texte sur la page (normale, tabulaire, avec vedettes...). Enfin, on ne doit pas négliger, lorsque l'information est disponible, ce qui relève de l'organisation des textes à l'intérieur d'une édition : présence d'un seul texte, coexistence plus ou moins sporadique de plusieurs textes, coexistence de textes organisés en recueils stables d'origine plus ou moins récente.

L'application de la typologie à la totalité des éditions recensées est achevée et doit être maintenant soumise à une révision d'ensemble. Il va de soi que la grille sommairement décrite demeure ouverte. Elle peut toujours subir des rajouts et des modifications ultérieures, non pas dans sa structure profonde ou dans ses principes généraux, mais dans la plus ou moins grande finesse des subdivisions hiérarchiques. De même, de nouvelles thématiques particulières pourront être prises en compte, dans la mesure où l'abondance des titres s'y rapportant et la nature des recherches le rendraient nécessaire.

Xavier HERMAND

Facultés universitaires
Notre-Dame-de-la Paix, Namur

Chiara RUZZIER

Laboratoire de médiévistique occidentale
CNRS - Université Paris-I